

Pour rendre justice à Jeanne, nous devons déclarer qu'elle fut fort épouvantée de cette audace, et que ce fut Andréo qui la lut tout haut à son amie rougissante.

Cette lettre n'était qu'un billet laconique, qui disait ceci :
« Je vous aime. Il faut que je vous parle. Vous sortez dimanche. Je vous suivrai de loin, etc. »

Mais si l'émotion de Jeanne était vive jusqu'à être presque douloureuse à l'audition de cette première lettre d'amour, demandant un premier rendez-vous, la joie d'Andréo était sans bornes.

Elle se voyait enfin en plein roman, et, bien qu'elle n'en fût point l'héroïne, elle en était la spectatrice et la confidente.

— Que te disais-je ? s'écriait Andréo les yeux pétillants. Tu vois qu'il t'aime ! Je ne m'étais pas trompée ! Il ira où nous irons. Ecoute cette phrase.

« Mon bonheur, ma vie tout entière sont entre vos mains ! »
Certes, qu'il faut le voir, lui parler !

— C'est bien grave, murmura Jeanne d'une voix tremblante.

— Grave, mais nécessaire ! Je ne te quitterai pas d'ailleurs. Je veillerai sur toi. Quant au moyen de nous éloigner, une fois à la promenade, ne t'en inquiète pas ! C'est à moi de le trouver !

La première sortie devait avoir lieu le dimanche suivant, après la messe.

Robert, sachant que ce jour-là il n'apercevrait point Jeanne dans le jardin, était parti de bonne heure, afin d'aller déjeuner d'abord chez sa mère, puis de partir de chez elle et de s'embusquer non loin de la porte du pensionnat, pour suivre les jeunes filles sans attirer l'attention.

V

Le docteur Robert Dauray, que nous n'avons pas encore pris le temps de présenter à nos lecteurs, était un homme d'aspect profondément sympathique.

Sans être, à proprement parler, beau, il avait, néanmoins, une belle tête, par l'expression, une de ces têtes pleines de pensées et de passion, qui révèlent un « homme », dans la sérieuse et noble acception du mot.

Le front bien modelé, l'œil doux et intelligent, la bouche spirituelle, tout annonçait chez lui une grande intensité de vie morale.

Il habitait, rue Lafayette, un petit appartement, au fond d'une cour de 2^e étage, la porte à gauche.

Près du bouton de la sonnette, une plaque de cuivre portait cette mention :

« CONSULTATIONS DE 1 H. A 3 H. Les lundis, mercredis, vendredis. »

Tout d'abord, on se trouvait dans une petite entrée, qui se continuait à droite, par un corridor conduisant à diverses pièces.

En face se trouvait le salon d'attente, donnant sur la cour, meublé modestement ; en un mot, le salon du jeune médecin sans fortune, qui commence sa carrière.

Faisant face à la fenêtre, placée à gauche, quand on pénétrait dans cette salle d'attente, s'ouvrait une porte couverte d'une portière reps brun, semblable aux rideaux de la fenêtre.

Cette porte menait au cabinet du docteur, s'éclairant sur une seconde cour, un de ces cabinets, où l'on se dit en entrant :

« Il sera content avec trois francs. Je serai généreux, si je donne cent sous pour la consultation. »

Le reste de l'appartement se composait d'un cuisine et de

deux chambres à coucher, l'une pour le docteur Robert ; l'autre pour sa mère, qui habitait, l'été, la campagne, c'est-à-dire Saint-Maur-les-Fossés, si cela peut s'appeler la campagne, et vivait l'hiver chez son fils à Paris.

Madame Dauray pouvait avoir soixante ans, bien qu'elle en parût un peu davantage.

Non très grande, assez mince de taille, sans être positivement maigre, les traits longs et doux, le front vaste, encadré de bandeaux de cheveux blancs à l'ancienne mode, elle était toujours vêtue de noir des pieds à la tête, n'ayant jamais cessé de porter le deuil de son mari, bien qu'il fût mort quelque vingt ans avant l'époque où commença ce récit, la laissant veuve dans une gêne voisine de la pauvreté complète, mais dont l'industrie, le courage, le dévouement et le travail de l'excellente femme avaient fait quelque chose.

L'instruction de son fils unique, Robert, dernier né de plusieurs enfants, tous morts en bas âge.

Bien qu'appartenant à la haute classe de la société par sa naissance et son instruction, madame veuve Dauray, rompant avec ses relations, avec toutes ses habitudes, avec tous ses besoins de culture fine, de lectures délicates, de conversations spirituelles, se mit à donner des leçons de musique et de littérature.

Aussi, quoi qu'il dût en coûter à la veuve de Louis Dauray voulait-elle que Robert reçut une instruction complète qui lui permit de développer toutes ses facultés et ne le contraignit pas à vingt ans, faute de ressources, à se faire commis de magasin ou employé de quelque administration privée ou publique.

Pendant quinze ans, c'est-à-dire, tant qu'avaient duré les études de Robert, d'abord au collège, puis à l'École de médecine et dans les hôpitaux de Paris, tant que ses forces à elle-même aussi y avaient suffi, la mère s'était dévouée à ce labeur triste, ingrat, accompagné souvent de mille rebuffades et d'innombrables humiliations de toutes sortes.

Mais elle avait pu assurer la plus belle des carrières, pour être, à son fils unique, en faire un médecin, qui deviendrait célèbre, un jour, elle n'en doutait pas ! sans entamer le capital de sa petite fortune ; de façon que le jour où Robert fut reçu docteur et où sa mère renonça à enseigner, il restait au fils et à la mère six mille livres de rentes intactes, avec lesquelles le jeune médecin pouvait attendre la clientèle, sans mourir de faim et sans se voir contraint à user d'un charlatanisme qui souvent déshonore l'une des plus nobles fonctions qu'un honnête homme intelligent soit appelé à remplir.

En plus, madame Dauray possédait à la Varenne, une maisonnette avec jardin.

Cela ne valait rien ; mais c'était un bout de terre verdoyante, avec un pan de ciel bleu au-dessus.

Depuis cinq ans Robert s'était établi. Les commencements avaient été durs. Robert était honnête, consciencieux, point charlatan, timide, nullement « faiseur », de telle sorte qu'avec un talent réel, hors ligne, il gagnait peu d'argent.

Cependant, depuis un an, on avait fini par le connaître, l'apprécier à peu près, et l'avenir se dessinait plein de promesses de succès, de réputation et de beaux louis d'or bien sonnants.

C'est alors que Robert avait vu Jeanne d'Esparre, l'avait aimée !

Robert franchit rapidement l'espace qui séparait la maison habitée par sa mère du pensionnat où Jeanne d'Esparre finissait son éducation. Pendant ce court trajet, le cœur lui battait avec violence,

Robert av
docteur en mé
rieux, expéri
bataillon de la
coup en lui les
nesso.

Puis, n'a
amour lui app
contro lesquell

Ce ne fut
arriva à la por
homme tout d
té en ces mati
et balbutie, di

Il s'était
côté, d'où il p

Son atten
deux battants
ment, sous la

Elles pri
priété voisine,
avec prairies,

Arrivées
dispensèrent s
iant et au jeu
et causant ent
que les survej
assises à l'om

Quant à
devine quelle

Un prem
mière intrigu

Il y a de
l'être celles de
mille que pou
et de la vie.

En voya
du pensionna
geaient.

Il conna
de très loin s
qu, u'éme des

Jeanne
exprimaient :
point.

— Eloij
son amie.

— Croi
— J'en

core. Il doi
ce côté, on en
personne ne

— Non
de terreur.

— Pou
— Il n

— Voy
attendre pou
désespoir, s'i
tu le déteste